

L'ATELIER DE PROGRAMMATION DE COURTS METRAGES

Le projet et ses participants

Retour d'image a confié l'intervention artistique à Marie Diagne, auteure-scénariste engagée dans la transmission du cinéma, assistée par Cécile Delayen, médiatrice culturelle volontaire, puis bénévole à **Retour d'Image**, dans une belle collaboration avec Morgan Crochet et isabelle Le Gall, stagiaires éducateurs spécialisés à l'ÉSAT Père-Lachaise, sous la référence de Vanessa Rager.

De janvier à avril 2015, durant quatorze rencontres à l'ÉSAT Père-Lachaise, l'atelier a permis à un groupe de 8 participants, tous travailleurs de l'ÉSAT, d'explorer un corpus d'une douzaine de courts métrages traitant de « la différence ».

La découverte des films a donné lieu à des échanges permettant de comprendre le propos de chaque film et sa portée. Ces précieuses prises de paroles ont été pour les participants des occasions de partager leur sensibilité, d'acquérir un regard critique, de développer des arguments et s'appropriier les films. L'élaboration de liens entre chaque film ou non, a mené les participants à une réflexion et un choix de programmation.



Devanture de L'ESAT Père-Lachaise dans le 11^{ème} arrondissement. Photographies © Morgan Crochet

Le carnet de bord des séances a été écrit par :

Morgan Crochet, Stagiaire à l'ÉSAT Père-Lachaise, étudiant en formation d'éducateur spécialisé à l'IRTS de Paris et référent de l'atelier au sein de la structure d'accueil.

Isabelle le Gall, Stagiaire à l'ÉSAT Père-Lachaise et étudiante en formation d'éducatrice spécialisée à l'EFPP.

Cécile Delayen, Volontaire en service civique, devenue bénévole au sein de Retour d'image en cours d'atelier.

Carnet de bord, Janvier - Février - Mars 2015

1ère séance - 15 janvier (Cécile)

MON PETIT FRERE DE LA LUNE de Frédéric Philibert,
LA POUPÉE CASSÉE de Louise-Marie Colon.

Cette première séance de « L'atelier programmation de courts métrages » était aussi attendue par les participants que par les personnes encadrant l'atelier. Nous nous retrouvons donc, ce matin, dans la salle de l'ÉSAT réservée à l'atelier. Ici, nous sommes comme dans une bulle, hors de l'ÉSAT et du rythme de sa production.

Après un tour de table pour tous nous présenter, nous expliquons le fonctionnement de l'atelier.

Pour cette première séance, nous avons choisi de travailler sur deux courts métrages d'animation traitant de la relation fraternelle entre deux enfants, dont le plus jeune est en situation de handicap.

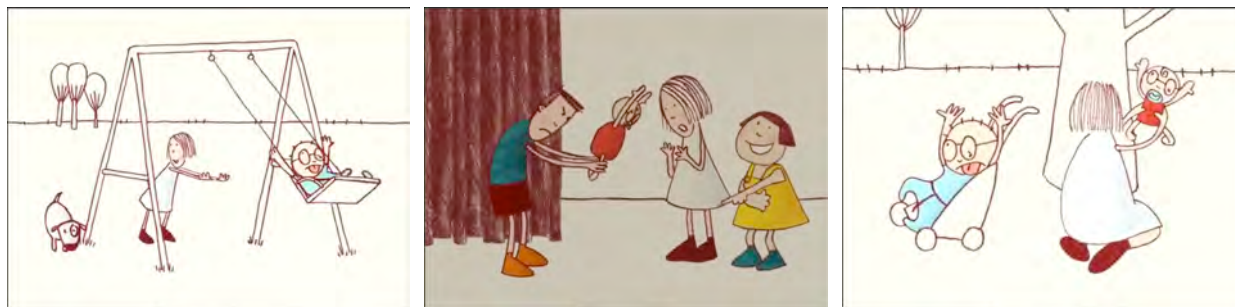


Mon petit frère de la lune de Frédéric Philibert (France, 2007, 05'48, animation).
© Sacrebleu productions.

Une petite fille essaie de faire comprendre pourquoi son petit frère n'est pas vraiment comme les autres enfants. Elle donne sa version des faits.

Après avoir regardé *Mon petit frère de la lune*, les participants prennent rapidement la parole pour donner leur avis sur le film, qu'ils trouvent léger. Ils identifient que le petit frère handicapé, qui a du mal à communiquer, est représenté par une auréole symbolisant la lune et son univers. Par ce qui est dit dans le film et à l'image chacun comprend le sens donné au titre du film tiré de l'expression « être dans la lune ». Les participants donnent leur opinion sur le handicap de l'enfant.

Une participante identifie la gestuelle de l'enfant comme relevant d'un comportement autistique. Tout comme la fillette du film, elle fait par de son expérience, l'un de ses proches étant lui-même porteur de ces troubles.



La Poupée cassée de Louise-Marie Colon (France, 2005, 07'30, animation),
© Les films du nord production.

Élise joue à la poupée avec sa sœur Julie. Sauf que la poupée c'est sa sœur... Même si Julie ne marche pas et ne parle pas, elle n'est pas une poupée, elle est handicapée. La poupée cassée retrace une après-midi de la vie d'Élise.

Atmosphère un peu moins légère après avoir vu *La poupée cassée*. La première impression est que le film est « un peu dur ». Ensemble nous déconstruisons le film séquence par séquence, analysant le comportement de la fillette vis-à-vis de sa sœur. Ces étapes permettent d'analyser pourquoi ce film a pu nous sembler dur. Puis les participants remarquent l'évolution des personnages, entre le début et la fin du film. En déconstruisant, puis reconstruisant le récit nous arrivons à la conclusion que « oui, elle (cette petite fille) aime sa sœur, mais à sa façon ».

Cette première séance se termine par le constat que deux films peuvent aborder un sujet similaire de différentes façons. Les deux films regardés ce matin traitent tous deux de l'amour fraternel, sous la forme de films d'animation avec une esthétique enfantine. Pourtant, chaque film nous a fait ressentir des émotions diverses, tant par ce qui était dit (l'histoire et le son) que par la forme (l'esthétique du film, les métaphores et les symboles). Un film peut donc avoir plusieurs messages, car c'est à la fois une expérience visuelle, intellectuelle et sensible.

Paroles d'atelier :

« Il est dans la lune »
« Il est en contact avec le ciel »
« Si la bulle était remplie de noir, il serait encore plus seul »
« J'ai un oncle qui est comme ça »
« Il n'y a que sa sœur qui peut rentrer avec lui dans sa bulle »
« C'est violent »
« Mon petit frère me défendait à l'école »
« Il va casser la poupée, alors ensuite elle va s'occuper de son petit frère »
« Même s'il l'énerve, ça reste son petit frère »
« A sa manière à elle, elle l'aime »

2ème séance - 22 janvier (Cécile)

HISTOIRE VERTEBRALE, de Jérémy Clapin,
PENSÉE ASSISE, de Mathieu Robin.

Le corps handicapé, l'amour et l'humour. Handicap, amour et dérision.

Ce matin, nous avons décidé de travailler sur deux films, *Histoire vertébrale* et *Pensée assise*, traitant tout deux du handicap physique dans une relation amoureuse. Nous avons invité les participants à faire particulièrement attention à la réalisation, et à analyser les ressorts humoristiques utilisés dans les deux films.



Histoire vertébrale, de Jérémy Clapin,
(France, 2004, dessin animé, 9 min) © Les films du strapontin

La première impression sur le film n'est pas la même pour tous. Certains trouvent que le film est triste à cause de la condition physique des personnages, d'autres trouvent que malgré un aspect mélancolique il y a des moments drôles.

Nous analysons que le réalisateur part d'une situation difficile pour en faire quelque chose de tendre. Tout le long du film on constate que les personnages sont prisonniers d'une solitude liée à leur handicap. On voit que leurs corps aux postures inversées peuvent fonctionner ensemble, même si on ne sait pas encore comment. On se demande, jusqu'à la fin du film, comment ils vont réussir à s'emboîter. Nous constatons que pour désamorcer l'aspect dramatique du film, le réalisateur l'a entrecoupé de petites scènes douces et légères.

Nous essayons d'identifier ces moments humoristiques qui ponctuent le film. Ils sont liés au handicap en miroir des deux personnages, au comique de situations et aux deux adjuvants, le chien et le canari. Nous remarquons que le réalisateur a choisi des animaux qui permettent la rencontre. L'un est au sol, l'autre dans les air, chacun à hauteur de vue de l'un des deux protagonistes. Ils font le lien entre les deux personnages et vont favoriser la rencontre. Nous notons également que le film est muet, laissant ainsi place à une alternance de musiques mélancolique et enjouée. La musique vient ainsi souligner ce qui se passe à l'image.

Si le film a bien plu à certains participants, d'autres trouvent que l'humour ne compense pas suffisamment un aspect dramatique lié au handicap.

Pour prolonger la discussion, nous poursuivons avec *Pensée assise*. Ici, Théo, en fauteuil roulant, refuse son handicap, alors que cela ne semble pas être un problème pour sa compagne valide. Il est obsédé par l'envie d'être à sa hauteur.

On constate que Théo, est amer. Il est « enfermé sur lui-même » refusant les conseils et l'aide extérieur. Une fois que Théo s'accepte, il fait appel à ses amis et réussi à vivre son histoire d'amour. Nous comprenons qu'il y a un chemin à faire pour accepter sa différence et accepter d'être aimé tel que l'on est.

On remarque que dans ce film aussi, le réalisateur a su dédramatiser le sujet. Le film n'est pas dramatique, le réalisateur ayant choisit d'insérer plusieurs scènes où la jeune femme se joue du handicap avec humour.

Le réalisateur s'amuse aussi avec l'image. Il utilise la mise en scène et le cadrage pour les rendre à la même hauteur dans plusieurs plans. Ainsi, dans le dernier plan, le couple est allongé l'un contre l'autre dans l'herbe. Le réalisateur nous offre une vue en plongée sur le couple, qui par l'axe utilisé, nous montre Théo debout et à la même hauteur que sa compagne, le fauteuil mis de côté.

Les deux films regardés aujourd'hui sont le récit de deux histoires d'amour vécues malgré un handicap. Pour vivre cette relation amoureuse, les personnages

ont dû s'accepter tel qu'ils sont et accepter l'aide extérieure. Nous avons également vu que pour dédramatiser une histoire, le réalisateur peut recourir à l'humour, ainsi qu'à des partis pris dans le scénario et dans la technique (les personnages, la musique, la réalisation, le cadrage).

Paroles d'atelier :

« Quand ils s'embrassent la musique est différente »

« Il est en fauteuil roulant mais il n'accepte pas son handicap »

« Elle s'assoit dans son fauteuil pour se mettre à sa place et elle lui dit "embrasse moi"... »

« Qu'il soit en fauteuil roulant ou pas, elle l'aime ».

3ème séance – 9 février (Morgan)

Durant cette séance nous n'avons pas projeté de courts métrages, mais nous avons choisi de revenir sur les films qui ont été visionnés jusqu'à présent afin de veiller à ce que les participants les gardent en mémoire et puissent donner leur avis concernant la projection finale. L'un d'eux a fait un rapprochement significatif entre *Mon petit frère de la lune*, court métrage très apprécié par le groupe, et *Pensée Assise*. En effet, il s'agit dans les deux cas de penser le rapport aux autres à travers d'une part un comportement autistique et d'autre part un handicap moteur. La relation à l'autre y est prégnante et les situations y sont tout-à-fait vraisemblables.

Néanmoins, dans *Mon petit frère de la lune*, s'il s'agit pour les autres de parvenir à entrer dans la bulle du petit frère, dans *Pensée Assise*, le personnage principal doit accepter son handicap pour pouvoir accepter les autres et sortir de son isolement.

Sur le même thème, nous observons donc deux rapports à l'espace intérieur et extérieur différents qui s'interrogent l'un l'autre et nous acceptons avec beaucoup d'intérêt la proposition des participants de l'atelier de mettre ces deux films en regard.



Mon petit frère de la lune © Sacrebleu production
Pensée Assise © Les films du Cygne

La suite de la séance a été marquée par une discussion concernant les différentes techniques ayant trait aux courts métrages projetés, notamment celle du dessin animé. Les participants s'accordent à dire que ce type de réalisation permet plus de possibilités que le film tourné en condition réelle mais que l'impact de « Pensée Assise » n'aurait pas été le même s'il n'avait pas été joué par de vrais comédiens. Les participants de l'atelier soulèvent donc des questions importantes relatives aux techniques utilisées par les réalisateurs et qui leur permettent de jouer différemment des émotions et des métaphores (par ex : la bulle qui entoure le « petit frère de la lune »).

Par la suite, Marie Diagne a expliqué comment faire un dessin animé tout en proposant une démonstration à l'aide de figurines dessinées sur deux feuilles de papier dont le passage extrêmement rapide de l'une à l'autre crée l'illusion du mouvement. Il a alors été question de persistance rétinienne à l'origine du mouvement des dessins, explication accueillie avec beaucoup d'intérêt par les participants, enthousiastes lors de cette immersion soudaine dans la technique, au plus près du travail de réalisation.

Paroles d'atelier :

« Le film n'aurait pas eu le même impact en dessins animés »

« C'est plus difficile de faire jouer des vraies personnes quand ce sont des enfants »

« Ce sont des images qui passent très vite »

4ème séance- 12 février (Isabelle)

LES AVEUGLES de Jean-Luc Perréard

Lors de cette séance, nous avons de nouveau abordé le film *Pensée Assise* afin de se questionner ensemble sur les enjeux majeurs du travail de réalisation.

Quand on bouge dans l'espace, cela nous fait changer de regard. De même, quand on veut faire un film, il faut se demander où mettre la caméra : et cela dépend des images que l'on veut montrer...

Par exemple, comme le dit une participante, dans le film *Pensée Assise*, lors de la scène dans la piscine, on ne voit plus que le personnage est handicapé puisqu'il est dans l'eau et non dans son fauteuil. « En effet, il ne s'agit plus que d'un face à face entre deux amoureux ou le handicap n'a plus sa place. » reprend Marie. « Pas besoin de mot. L'image nous touche ».

Dans une autre image de *Pensée Assise*, le cadre est lointain, très large. La même participante le remarque : « on voit les vélos, les voitures ». Marie acquiesce : « Leur intimité est encombrée par plus de choses dans le cadre. »

Et puis : quel format d'image choisir ? Combien de temps dure l'image que l'on veut montrer ?

Nous avons ensuite visionné un autre court métrage qui s'intitule *Les aveugles*, réalisé par Jean-Luc Perréard.

Ce film raconte l'histoire d'un jeune étudiant musicien qui usurpe les clés de l'appartement d'une dame qu'il croit aveugle et sourde afin de s'installer chez elle. Il va toutefois faire très attention à ne pas bouleverser ses repères et ses habitudes dans le but de ne pas la perturber et de rendre sa présence invisible. Ce n'est que le jour de sa mort qu'il apprend, convoqué pour la lecture de son testament, que cette dame était au courant de sa présence puisqu'elle lui lègue son chien et son appartement.



Les aveugles, de Jean-Luc Perréard (France, 1999, 6 min) © Nada Production

Marie demande : Pourquoi est-ce que ce film s'appelle *Les aveugles* ? Les participants de l'atelier évoquent alors la cécité de la vieille femme et celle de son hôte qui, bien que capable de voir les choses, n'a pas compris qu'elle n'était absolument pas sourde. Marie reprend : « *Ils ont tous les deux trouvé une manière silencieuse d'être l'un par rapport à l'autre dans le même espace. C'est la musique qui les relie.* »

Paroles d'atelier :

« Il respecte au moins l'environnement de la dame. »

« Ils se croisent. »

« Elle entend quand il fait de la musique. Ca la fait sourire. »

5ème séance- 16 février (Cécile)

KALI LE PETIT VAMPIRE de Régina Pessoa

Cette nouvelle séance est l'occasion d'expérimenter la découverte d'un film d'une façon tout à fait nouvelle pour les participants. En effet, après avoir mis en avant l'importance du son dans les œuvres cinématographiques lors des séances précédentes, il nous a semblé intéressant de prolonger ce travail par une expérience singulière; la découverte d'un film par sa bande son. Ce dispositif est un véritable exercice de concentration. D'abord car il n'y a plus l'attraction de l'écran et de l'image projetée, mais aussi par la complexité de la bande son qui accentue la durée du film. Nous demandons donc aux participants d'être attentifs

aux éléments leurs permettant de comprendre le film, et aussi à ce qu'il manque pour le comprendre.

Tout le monde est très concentré sur la bande son. Chacun distingue les éléments sonores, laissant son imaginaire divaguer. La compréhension du film est partiellement possible, par les éléments narratifs donnés par la voix off, les sons et la musique. Mais c'est surtout notre imagination qui pallie le manque de l'image. Chacun de nous perçoit alors le film à sa manière. Si certains pensent que l'histoire se déroule dans une fête foraine, d'autres pensent à une contrée sauvage. Pour certains il s'agit d'une tribu, pour d'autres, d'enfants qui jouent. Pour ce qui est du film d'animation ou de la prise de vue réelle, même divergences d'opinions. Cet échange de points de vue, renvoie directement les participants à des manques. Certains éléments visuels sont donc indispensables à la compréhension du film s'ils ne sont pas restitués de manière sonore.

Confrontés pour la première fois à une voix-off, il est également difficile pour les participants de distinguer la voix du narrateur de celle du personnage principal (muet), bien que certains admettent que le narrateur ait une voix d'homme mûr, et que le héros dont il nous narre l'histoire est un jeune vampire.

Nous prenons alors un exemple concret. En ouvrant la porte de notre salle, nous entendons les collègues de l'ÉSAT qui travaillent. Il est possible pour nous de reconnaître certaines personnes uniquement au son de leurs voix. Pourtant nous ne les voyons pas.

De la même manière que nous pourrions filmer une personne du groupe pendant qu'une autre, hors caméra décrirait ce qu'elle fait. C'est également le cas de certains reportage et documentaires. En rassemblant les éléments dont nous sommes tous certains, nous pouvons dire: qu'il s'agit d'un film avec une voix-off nous racontant l'histoire d'un jeune vampire qui ne peut se mêler aux autres, à cause de la lumière du jour. Il y a des enfants et un train, mais nous ne savons pas vraiment ce qu'il se passe.

Il est maintenant temps de valider ou d'invalider notre première perception du film. Et surtout, de trouver les réponses à nos questions, comme « Que se passe-t-il avec le train? ».

Nous visionnons le film, avec l'image.

C'est finalement en jouant avec nos sens, notre imaginaire et les éléments de réalisation, que nous avons découvert un nouveau film dont on pouvait appréhender la forme. En effet, Kali le petit vampire a un dessin assez sombre, avec une scène pouvant également être perçue avec difficulté par notre public. En

contournant l'image au départ, l'attention s'est portée sur le récit. Ce qui a finalement permis la découverte de l'image et de l'ensemble du récit sans heurt. Cette séance vient également préparer la découverte de l'audiodescription, que nous aborderons lors d'une prochaine séance.



Kali le petit vampire, de Régina Pessoa (France, 2012, 6 min) © Folimage.

Pour conclure la séance, nous demandons si ce film pourrait avoir un lien avec un film vu précédemment. Pour un des participants, ce film fait écho à *La poupée cassée*, où du fait de sa différence le personnage était lui aussi rejeté par les autres enfants.

Paroles d'atelier :

- « Il est dans la jungle, parce qu'on entend des bruits d'animaux »
- « On entend un train qui passe, au moins une fois »
- « Il y a des gens qui dansent autour d'un feu, comme des indiens »
- « On est dans une fête. On entend des enfants qui rigolent, des manèges et des voitures »
- « Moi je crois que ça se passe dans un pays d'Afrique ou d'Amérique du sud »
- »
- « Il y a des voix qui rigolent »
- « Il entend du bruit. Il aimerait bien être dans le monde »
- « La voix du monsieur qui raconte, c'est le vampire »
- « La musique change par rapport à ce qu'il dit. Il y a des thèmes différents »
- « Est-ce que ça existe en vrai les vampires? »
- « Il y a de la place dans l'univers pour tout le monde, même pour les vampires. »

6ème séance - 23 février (Morgan)

Arcimboldo (peintre)

EL GRAN ZAMBINI de Emilio Pérez et Igor Legarreta

Durant cette 6^{ème} séance, les participants de l'atelier ont discuté du cadre et de l'échelle des plans à l'aide de fragments d'images tirés des œuvres du peintre italien Arcimboldo. Selon la valeur des plans, ces fragments prenaient des sens différents, allant de simples racines entremêlées à la représentation d'un nid d'oiseau pour finalement aboutir au portrait d'un homme qui, selon les participants, est proche de l'esthétique du *Seigneur des anneaux* ou encore d' *Alice au pays des merveilles* .



Arcimboldo : *L'Automne* , *l'Eté*, *le Printemps*

Cet exercice a mis en lumière l'importance de l'échelle des plans, du plan large au gros plan dont l'objectif est d'attirer l'attention du spectateur sur un détail afin d'apporter un sens supplémentaire à la scène et de mettre en valeur des informations qui s'avèreront importantes pour la compréhension des enjeux dramatiques. La séance précédente ayant porté sur l'utilisation du son, les participants ont été invités à prendre en compte tous les procédés abordés durant l'atelier lors de la projection d'*El Gran Zambini*. L'univers poétique du film et la finesse des sentiments éprouvés par les personnages n'ont pas échappé aux participants de l'atelier qui ont pu constater que si les personnages ne parlaient pas, « on dirait un film muet », ils « parlaient avec leur regard » et ont donc

parfaitement saisi le relais opéré par l'image en raison d'une utilisation très minimale des dialogues.

El Gran Zambini, réalisé par Emilio Pérez et Igor Legarreta, sorti en 2005, met en scène un père de petite taille, ancien artiste de cirque et ce qu'il décide de mettre en œuvre afin de retrouver l'admiration de son fils.



El Gran Zambini de Igor Legarreta et Emilio Pérez
(Pays Basque Espagnol, 2005, 14 min) © I. Legarreta & E. Perez

Lorsque les participants se sont exprimés sur le film, nous avons pu constater qu'aucun détail de leur avait échappé, de la gêne de l'enfant qui sort en retard de l'école lorsque son père vient le chercher afin de ne pas avoir à subir le regard de ses camarades, au drapeau américain que le père offre au garçon après son retour de la lune en passant par les images d'archives diffusées dans le film à l'intérieur d'un vieux poste de télévision, jusqu'au rêve de l'enfant qui est de marcher sur la lune, tous ces éléments ont été mentionnés par les participants de l'atelier qui ont ainsi prouvé leur capacité à suivre le cours d'un récit privé de parole en étant attentif à la mise en scène et donc aux jeux de regards et de mouvements des corps. Nous avons de plus constaté une très belle participation de tous ainsi qu'une grande qualité d'écoute.

Paroles d'ateliers :

« Je connais le peintre, c'est Arcimboldo »

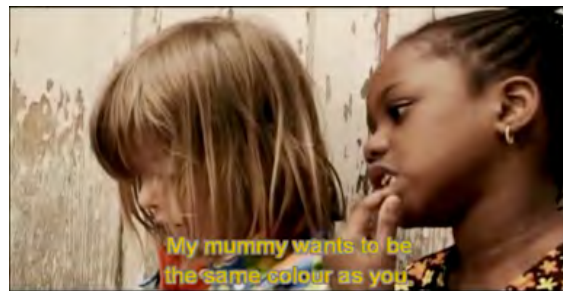
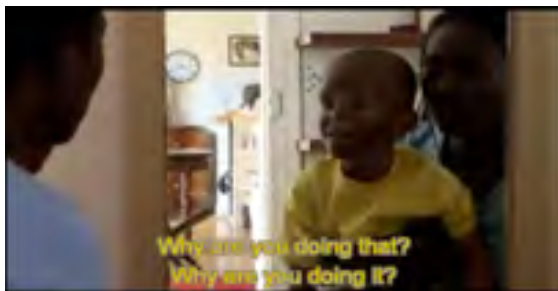
« Il fait exprès de rester aux toilettes pour éviter son père »

« Il rêve d'aller sur la lune »

7ème séance – 26 février (Morgan)

FOND DE TEINT, de Marie-Louise Mendy.

Safi, une jeune femme d'origine africaine, va chercher son fils à l'école maternelle. Distant, il ne veut pas rentrer avec elle et refuse de lui parler. De retour à la maison, elle va découvrir que le trouble ressenti par son enfant est dû à la différence de leur couleur de peau. Elle va alors se remémorer certains de ses souvenirs d'enfance.



Fond de teint, de Marie-Louise Mendy (France, 2005, 10 min)

© Killers films

La séance s'est organisée autour du film *Fond de teint* abordant la question de la différence autour des thèmes de la couleur de peau et de la mixité. Cette fois, il s'agit d'un enfant qui acte seul de sa différence et en tire ses propres conclusions. De père blanc et de mère noire, Yogan, jeune métis, n'a pas la même couleur que sa mère et en déduit qu'il n'est pas son fils. En utilisant son fond de teint, il cherche à lui ressembler davantage et sa mère va alors lui expliquer qu'il est le fruit d'un métissage.

Le court métrage aborde des thèmes forts. Outre celui de la différence, il s'agit également de l'acceptation de soi et certains des participants de l'atelier ont poussé leur analyse et n'ont pas hésité à émettre des hypothèses. En effet, selon eux, la mère et le père ne vivent plus ensemble et la séparation du couple ne permet donc pas à Yogan de prendre acte de son métissage. Comme il vit avec sa mère, c'est à elle, et elle seule qu'il se réfère. De plus, une des participantes suggère que les soucis et les interrogations de l'enfant découlent de l'éclatement supposé du couple parental et s'apparentent donc davantage à un malaise, un symptôme plutôt qu'à un véritable problème concernant sa couleur.

Les participants de l'atelier sont donc parvenus à faire exister un contexte, un hors-champ dramatique influant sur les personnages et se sont interrogés sur leur histoire, leur mode de vie et leur psychologie. *Fond de teint* a rencontré un vif

succès et la projection du court métrage a également été l'occasion d'observer le climat de tolérance général porté par les travailleurs de l'ÉSAT, sensibilisés aux discriminations de toutes sortes.

Un participant a proposé un parallèle avec le film *El Gran Zambini* où les parents de l'enfant sont également différents l'un de l'autre puisque le père est de petite taille. Il tente alors d'être accepté par son fils en suscitant son admiration comme Yogan tente de se rapprocher de sa mère en utilisant son fond de teint.

Le film a également été l'occasion d'aborder le flash-back lors des souvenirs que la mère de l'enfant se remémore devant de vieilles photographies.

Paroles d'atelier :

« C'est un petit garçon qui n'accepte pas sa couleur et il se maquille pour ressembler à sa maman ».

« Il ne voulait pas voir sa tête »

« Sa mère lui a expliqué qu'il était métis »

« Les problèmes de couple se répercutent dans la vie de l'enfant »

« Il se pose des questions »

« La petite fille d'Afrique donne un bracelet à la française ».

8ème séance – 2 mars (Isabelle)

LE RECRUTEUR (titre original : *The Interviewer*), de Geneviève Clay-Smith.

Thomas Howell, avocat d'affaire, a rendez-vous pour passer un entretien professionnel dans une entreprise. Il patiente en attendant le recruteur, face à un autre candidat stressé qui se livre à une séance de méditation, quand un jeune trisomique vient enfin le chercher. Sceptique, il le suit. Sa surprise est grande quand celui-ci lui annonce qu'il a affaire à son potentiel futur patron. Paul, le jeune trisomique, a des méthodes de recrutement quelque peu originales : après lui avoir proposé un coca, il le questionne sur ses goûts en matière de cinéma, non sans imiter la voix de Voldemort dans Harry Potter. De plus en plus étonné et inquiet, notre jeune avocat finit néanmoins par jouer avec lui le jeu de l'entretien, et se met à répondre à ses questions loufoques. On apprend alors que Thomas Howell a quitté son précédent emploi en raison de désaccord concernant les

valeurs de son entreprise. Le courant passe tout de suite entre les deux hommes. Les participants l'ont dit : « ils se comprennent ».



Le recruteur, de Geneviève Clay Smith (Australie, 2013, 12 min)
© Bus Stop Films

On assiste dans ce film à une reconnaissance mutuelle des valeurs respectives des deux personnages. Ainsi, quand le véritable patron entre dans la pièce et rabroue le jeune trisomique pour avoir usurpé son identité, notre jeune avocat, déjà en empathie avec ce dernier, va l'aider à défendre sa position. Notre usurpateur en a assez de faire des cafés et aspire à une véritable place au sein de l'entreprise.

A la fin du film, une scène présente un autre candidat prêt à passer un entretien, tout comme notre protagoniste principal au tout début du court métrage. Il est reçu par Thomas Howell, nouveau bras droit du patron, ainsi que par le jeune trisomique désormais à un poste à responsabilité. La dernière scène est ponctuée par ses mots à lui : « *Cela fait 15 ans que je suis dans cette entreprise, j'en sais très long sur mon travail* ».

Ce film traite du travail et du monde de l'entreprise, si peu accessible aux personnes en situation de handicap. Les participants ont trouvé valorisante l'image du handicap renvoyé par ce jeune trisomique si malin et gouailleur, parvenant à ses fins en faisant oublier sa différence ou plutôt en en faisant un atout.

Il s'agit là d'un film très accessible. Les mouvements de caméra sont soignés, travaillés et efficaces et le film est sans conteste le plus « commercial » de la programmation. Il a été intéressant de constater que les commentaires n'ont pas été aussi riches que durant les séances précédentes. Si les participants ont pu comprendre et restituer le message du film, il était moins sujet à l'interprétation que les courts métrages diffusés jusque-là.

Ce qui a surtout marqué l'attention fut le jeu formidable et incroyable de l'acteur interprétant le jeune trisomique. Cela a donné lieu à une interrogation intéressante pour la suite du projet : « quelle portée cela a-t-il de sélectionner des films dans lesquels les comédiens sont porteurs de handicap ? » Nous avons fait un retour sur le film *Pensée Assise*, où l'acteur jouant le rôle de la personne en fauteuil est un valide. Nous avons aussi évoqué des films comme *Intouchables* ou *La famille Bélier* pour prolonger le questionnement sur la légitimité ou non de faire jouer à des personnes non-handicapées le rôle de personnes en situation de handicap.

Paroles d'atelier :

« Il prend la place du patron »

« Il veut prouver aux gens qu'il est capable de faire mieux que ce qu'on lui a demandé de faire »

« Nous aussi on est capables de travailler à l'extérieur »

« C'est un trisomique. Il joue bien »

9ème séance – 5 mars (Isabelle)

FIERROT LE POU, de Matthieu Kassovitz

Aujourd'hui, Marie a souhaité introduire les participants à l'histoire du cinéma. « L'homme a toujours eu besoin des histoires pour penser à autre chose que son quotidien. Mais il a fallu passer par plusieurs étapes avant d'inventer le cinéma. »

Marie commence par nous montrer des ombres chinoises : un cygne, une poule, un lapin, un loup, une tortue... Elle encourage une des participantes à reproduire le vol d'un oiseau en ombre chinoise.

Les participants découvrent alors qu'il est tout-à-fait possible de raconter des histoires en n'utilisant que l'ombre de leurs mains. Une des participantes montre beaucoup d'intérêt pour ces questions et s'inscrit plus que jamais dans la dynamique de groupe.

Autre invention : le tomatrope. En faisant tourner un petit bout de carton sur lui-même, les dessins présents sur les deux faces se superposent.

Il y a aussi le folioscope : quand on fait défiler à la suite plusieurs images, cela donne une impression de mouvement.

Marie a ramené tous ces objets, et d'autres encore : des *flip books*, de l'anglais, to flip, tourner. Ce sont des livres de dessins qui s'animent quand on tourne les pages très vite, sur le principe du folioscope.

Les participants sont tous fascinés par cette brève histoire du cinéma, si pratique, concrète et palpable pour eux.

Nous avons ensuite regardé un court métrage de cinq minutes. Il s'agit de *Fierrot le pou*, le premier court métrage de Mathieu Kassovitz, réalisé en 1990.



Fierrot le pou, Mathieu Kassovitz (France, 1990, 8 min)
© Lazennec Tout Court.

Celui-ci raconte la rencontre sur un terrain de basket entre un jeune garçon pas très doué pour ce sport, et une jeune fille noire, avec un T-shirt de Superman, qui joue divinement bien et qui va l'inspirer. Devenant quelqu'un d'autre (un très grand joueur noir) il finit par marquer un panier. Mais sa vantardise finit par le perdre.

Marie a demandé aux travailleurs s'ils font des liens entre ce film et les autres. Une des participantes, qui s'est totalement révélée durant cette 9^{ème} séance, s'exprime : « Tous cherchent la réussite » pointe-t-elle justement.

Paroles d'atelier :

« Tous cherchent la réussite. »

« Ils sont trois personnages. »

« Non, ils sont deux. »

« Il s'imagine être un autre pour pouvoir y arriver. »

10ème séance – 9 mars (Morgan)

TOUCHÉE, de Laetitia Mikles

Après avoir récapitulé ensemble les 10 films que nous avons vus jusqu'à présent, Marie Diagne a demandé à chaque participant lequel ils ne souhaitaient pas voir figurer dans la programmation. *Kali le petit vampire* a été cité plusieurs fois en raison de la violence de son propos. Une des participantes l'a résumé ainsi : « il y a d'un côté les hommes, de l'autre les vampires » et c'est là justement que réside le point de rupture entre les participants - soucieux d'unir les différences et de voir se jouer des rencontres - et ce film d'animation plutôt sombre.



Touchée, de Laetitia Mikles (France, 2003, 28 min) © Qualia films

Marie a ensuite fait le choix de projeter *Touchée*, un documentaire de Laetitia Mikles (2003) mettant en scène cinq personnes sourdes s'exprimant en langue des signes. Comme ils sont également aveugles, ils signent dans les mains les uns des autres et travaillent, plaisantent, se disputent et s'aiment. D'une durée totale de 27 minutes, *Touchée* est probablement le film le plus exigeant de la programmation. La caméra reste fixe, les sons sont ceux du travail, du frôlement des peaux et des étoffes, des personnes filmées. Nous ne savons pas ce qu'elles se racontent exactement mais nous sommes spectateurs de situations qui font sens et où les émotions se communiquent à travers le mouvement des corps.

Durant toute la durée du film, les participants ont fait preuve d'une grande concentration et ils n'ont pas hésité à réagir vivement à cette projection avant même la fin du générique.

L'une d'entre eux s'est immédiatement dite « touchée », le terme faisant évidemment référence au film où l'on se touche et où l'on nous touche, nous spectateur d'un monde qui nous est inconnu. Sensible à la problématique des

personnes filmées, les participants de l'atelier ont réagi avec pertinence, évoquant un film qui « parle de tout » et où « ils ne sont pas tout seuls ».

Effectivement, le langage, limité au corps, semble exprimer une palette infinie de sentiments alors que les personnes ne sont jamais filmées seules mais toujours en rapport avec les autres, un rapport attentif, bienveillant semblable à celui qui s'est peu à peu instauré entre nous. Intuitif et audacieux, ce choix de Marie Diagne s'est avéré très prometteur et a été salué par l'ensemble des participants de l'atelier.

11ème séance – 12 mars (texte à venir)

12ème séance – 16 mars (Isabelle)

Cette séance est un peu particulière, elle marque l'aboutissement du travail en sonnant l'heure du choix des films présentés à la programmation.

Le premier film évoqué est *El Gran Zambini*, film ayant pour thème la famille, qui mélange des images de fiction avec de vraies archives télévisuelles (un participant y a été très sensible).

Un autre participant évoque ensuite *Kali le Petit Vampire*. Il met en avant que la bande son de Kali est beaucoup plus riche et que ce film serait plus intéressant à sélectionner pour les personnes aveugles. Une participante fait alors remarquer que *El Gran Zambini* pourrait être mieux pour les sourds et muets.

Une participante trouverait émouvant de mettre *El Gran Zambini* et *Touchée* en relation, parce que dans ces deux films, rien n'est dit avec des mots. Ce sont deux films très denses en émotion, ou tout passe par les regards...

Marie pointe le fait que ces deux films « prennent de la place ». Ils peuvent paraître longs, il ne faudrait pas les mettre l'un après l'autre dans la sélection, mais plutôt les entrecouper de films plus toniques qui toucheront les spectateurs de façon différente.

Un participant propose alors *Le recruteur (The Interviewer)*.

Il est décidé de mettre *Le recruteur* en premier. C'est un film simple, drôle, avec un comédien touché lui-même par le handicap. Mais ce que l'on remarque en premier, ce n'est pas son handicap, c'est plutôt le fait qu'il joue bien.

On réfléchit sur le nombre de films. Une participante en aimerait 6 mais cela semble trop. « Surtout qu'après, il y a un débat » rappelle à juste titre un participant. On reste sur 5.

On se décide à commencer par *Le recruteur* (le film le plus abordable de la programmation) et finir par *Touchée* (le film le plus exigeant). Cela induit tout un chemin. Quels seront les trois films à mettre au milieu ?

Quelle douleur de faire un choix !

On se dit que si on mettait *Pensée Assise* (ou le comédien jouant la personne handicapée est valide) après *Le recruteur*, cela serait une bonne occasion de penser la question de la nécessité ou non de faire jouer des rôles de personnages en situation de handicap à des comédiens qui le sont également.

Marie trouve que mettre *Kali Le Petit Vampire* juste avant *Touchée* est une bonne idée : elle est sensible au contraste entre la rapidité des images de l'un et la lenteur de l'autre, entre l'intensité sonore de l'un et le silence de l'autre...

On pourrait ainsi mettre *El Gran Zambini* au milieu.

L'intérêt de cette programmation serait de faire un parcours cohérent dans le monde de la différence : différence au travail, dans l'amour, dans la famille, puis au sein de la société, et enfin, dans le dernier film, *Touchée*, différence en général (ce film abordant une grande part de ces thèmes).

Oui, mais tout le monde n'est pas d'accord. Certains voudraient *Mon Petit frère de la lune*, et d'autres *Fond de Teint*. Là, le parcours serait différent : il s'agirait d'une programmation centrée davantage sur la famille ? Que faire ?

Nous avons finalement procédé à un vote pour arriver à notre programmation finale.

Finalement, il n'y aura pas de film d'animation dans notre sélection finale : *Kali Le Petit Vampire* a été éliminé au profit de *Fond de Teint*.

Notre choix collectif est donc le suivant :

- 1. *Le recruteur*** de Geneviève Clay-Smith et Robin Bryan (Australie, 2012, 12 min, fiction).

Thomas Howell, avocat d'affaire, a rendez-vous pour passer un entretien professionnel dans une entreprise. Sa surprise est grande quand un jeune trisomique vient le chercher, et lui annonce par la suite qu'il a affaire à son potentiel futur patron...

- 2. *Pensée assise*** de Mathieu Robin (France, 2002, 15, 40 min fiction).

C'est une histoire d'amour entre une jeune femme valide et un jeune homme en fauteuil roulant. Tout n'est pas simple quand on voudrait être « à la même hauteur ».

3. ***El Gran Zambini*** de Igor Legarreta et Emilio Pérez Pérez (Espagne, 2005, 15 min, fiction).

C'est l'histoire d'un père de petite taille, ancien artiste de cirque et de ce qu'il décide de mettre en œuvre afin de retrouver l'admiration de son fils.

4. ***Fond de teint*** de Marie-Louise Mendy (France, 2005, 10 min, fiction)

Safi, une jeune femme d'origine africaine, va chercher son fils à l'école maternelle. Distant, il ne veut pas rentrer avec elle et refuse de lui parler. De retour à la maison, elle va découvrir que le trouble ressenti par son enfant est dû à la différence de leur couleur de peau. Elle va alors se remémorer certains de ses souvenirs d'enfance.

5. ***Touchée*** de Laetitia Mikles (France, 2003, 28 min, documentaire).

Voici un documentaire mettant en scène 5 personnes sourdes s'exprimant en langue des signes. Comme elles sont également aveugles, elles signent dans les mains les unes des autres et travaillent, plaisantent, se disputent et s'aiment.

13ème séance – le 30 mars (Cécile)

Préparation de la projection à la Mairie du 11ème.

Maintenant que nos films sont sélectionnés, il s'agit de savoir quoi en dire. Comment allons-nous amener nos spectateurs vers ces films ? Quels liens va-t-on tisser entre eux pour présenter cette sélection comme un ensemble cohérent ? Tout d'abord, il s'agit de se demander ce que les personnages de ces différents récits ont en commun. Ce qu'en disent les travailleurs, c'est qu'ils sont tous diminués. Ils se demandent d'où ils viennent car ils sont différents. Et comme le rajoutent Marie Diagne et Cécile Delayen, ces films permettent de comprendre comment ils font pour dépasser leurs difficultés, dans tous les domaines.

Le premier film évoque la différence au travail. Le deuxième film parle de la différence et de l'amour. Puis, les deux autres films parlent de la différence dans le cercle de la famille (l'un entre un fils et son père, l'autre entre un fils et sa mère). Enfin, le dernier film est un documentaire : c'est une manière différente de parler des histoires avec le cinéma.

Il faudra donc introduire l'idée de différence dans la présentation. Mais un autre thème se dessine également à travers ces films : c'est celui de l'identité. En plus de présenter ces films en faisant des liens, on pourrait également partager avec les spectateurs les quelques questions cinématographiques que nous avons rencontrées au cours du travail : comment représente-t-on le handicap au cinéma ? Faut-il prendre des comédiens handicapés ? Non-handicapés ? Où alors : quelle est la différence entre la fiction et le documentaire ?

Afin que les travailleurs puissent bien se remémorer les films, ainsi que mieux comprendre leurs enjeux, Marie Diagne et Cécile Delayen ont amené des pictogrammes. Elles ont capturé les images les plus parlantes de ces différents courts-métrages, celles qui racontent les choix de focalisation du réalisateur ou encore qui illustrent bien la psychologie des personnages. Marie demande à l'ensemble des travailleurs de trier ces pictogrammes en fonction d'un seul critère : « le personnage semble-t-il seul ou entouré ? », ceci afin d'isoler les techniques, qui, au cinéma, permettent à celui qui filme de donner des indications au spectateur sans utiliser de mot, et simplement par la puissance de l'image. Le but étant de les rendre sensibles à la notion de cadre.

Grâce aux pictogrammes, on peut se rendre compte de beaucoup de choses : par exemple, on voit que dans notre premier film, *Le recruteur*, le personnage handicapé est cadré à l'écran dans un très gros plan. En revanche, dans notre

deuxième film, *Pensée Assise*, le comédien est tout le temps filmé comme ce qu'il n'est pas, comme ce qu'il voudrait être. Il y a un point commun entre ce film là et notre quatrième choix *Fond de Teint*: les deux personnages principaux ne sont pas comme ils voudraient être.

Dans notre quatrième film, *El Gran Zambini*, le papa du personnage principal, qui est de petite taille, est toujours filmé très petit dans le cadre. Cela donne une grande dimension au fait qu'il regarde tout le temps vers le ciel. Le réalisateur utilise les mêmes plans pour filmer le père et le fils. Il suggère ainsi qu'ils ne sont pas vraiment différents.

Enfin, notre dernier film sélectionné, *Touchée*, est un film qui donne à ressentir des choses simples, comme l'envie de manger cette orange dont on entend la peau craquer à mesure que la main l'épluche.

Il aurait fallu quelques ateliers de plus afin de rendre les travailleurs complètement autonomes dans la présentation de ces films. Il a été décidé lors de cette séance que ces derniers seront aiguillés dans leur expression auprès du public le 13 avril par des questions de Cécile Delayen.



Pendant la 12^{ème} séance
Photographies © Marie Diagne